

TEMPLON



GÉRARD GAROUSTE

TÉLÉRAMA SORTIR, 14 au 20 avril 2021

En couverture

Jeune, Gérard Garouste a choisi le chemin du classicisme. À 75 ans, il donne libre cours à son excentricité et s'amuse même à distordre son style.

« Très cher père, tu m'as demandé récemment pourquoi je prétends avoir peur de toi. Comme d'habitude, je n'ai rien su te répondre, en partie justement à cause de la peur que tu m'inspires, en partie parce que la motivation de cette peur comporte trop de détails pour pouvoir être exposée oralement avec une certaine cohérence. Et si j'essaie maintenant de te répondre par écrit, ce ne sera encore que de façon très incomplète, parce que, même en écrivant, la peur et ses conséquences gênent mes rapports avec toi et parce que la grandeur du sujet outrepassa de beaucoup ma mémoire et ma compréhension. »

La fameuse *Lettre au père*, de Kafka (1883-1924) ne pouvait que se présenter, un jour, dans l'atelier de Gérard Garouste. Ce dernier aurait pu être l'auteur du texte : il suffirait pour cela d'y remplacer le mot « écrire » par le mot « peindre ». Car l'artiste, 75 ans, a tout fait pour révéler ses fractures intimes. En 2009, à la suite de longs entretiens avec Judith Perrignon, il raconte dans *L'Intranquille*, sous-titré *Autoportrait d'un fils, d'un peintre, d'un fou*, ses rapports avec un père violent, antisémite, qui récupéra pendant la guerre les commerces de meubles ayant appartenu à des Juifs déportés. « Il n'avait pas pu faire héros, alors il a fait salaud. » L'angoisse, les bouffées délirantes, les séjours en hôpital psychiatrique, Garouste dit tout, avec une franchise et une impudeur rares et indispensables à la recherche d'une vérité.

La fuite est ailleurs : dans la peinture. Et dans le merveilleux, qui transforme la boue et les heurts en pépites d'or qui rutilent et éclairent. Quasi-autodidacte, sorti de l'École des beaux-arts sans diplôme, créateur de fresques, dans les années 1980, pour la boîte de nuit parisienne Le Privilège, au-dessous du Palace, il renoue avec la peinture de chevalet, figurative, en opposition complète avec l'art conceptuel, radical, représenté à l'époque par des artistes tels que Buren ou Boltanski.

Il s'inspire de *La Divine Comédie* (écrite entre 1304 et 1321), de Dante, passe des mois et des années à trotter en compagnie de *Don Quichotte* (1605-1615), de Cervantès, et fait des tableaux grotesques, paillard et joyeux, où le gros Gargantua se sert d'oisillons comme « torche-cul », saluant l'irrespect de Rabelais (v. 1494-1553). Garouste a toujours peint un livre à la main. Pour sa nouvelle expo, à la galerie **Templon**, le voilà en compagnie de Franz Kafka, avec une série de nouveaux tableaux, dont un immense triptyque, élaborés depuis plus de trois ans dans son atelier en Normandie. « *Kafka*, dit l'artiste, c'est une longue histoire. Depuis toujours, je suis intéressé par les mythes et les légendes. Lorsque je suis passé par *La Divine Comédie*, j'ai été surpris d'y découvrir des mentions de la kabbale, en particulier de la kabbale chrétienne. Depuis longtemps, je prends des cours d'hébreu, cette langue me passionne. Il se trouve que j'ai pour voisin le rabbin talmudiste et philosophe Marc-Alain Ouaknin, qui fut l'élève d'Emmanuel Levinas [1906-1995]. Je l'ai sollicité pour que nous étudions ensemble le Talmud. On ne peut pas étudier le Talmud seul. Il y a cinq ans, j'ai commencé avec lui ce que l'on appelle une havruta, ce que je nomme, moi, une "psychanalyse du texte". C'est-à-dire un dialogue entre un maître et un élève, mais avec ce joli principe : le maître apprend autant que l'élève. Il existe une complicité entre les deux participants. Dans le Talmud, pour faire simple, il y a deux aspects, le côté halakhique, qui se réfère aux lois, et celui haggadique, qui renvoie aux récits. Évidemment, c'est le second qui me passionne ! Des histoires, qui peuvent être inventées par de faux rabbins, des religieux qui font pleuvoir, parlent aux arbres ou inversent le cours des rivières. Il n'y a pas de logique dans l'étude de ces textes, et c'est ainsi que nous avons rencontré Kafka. »

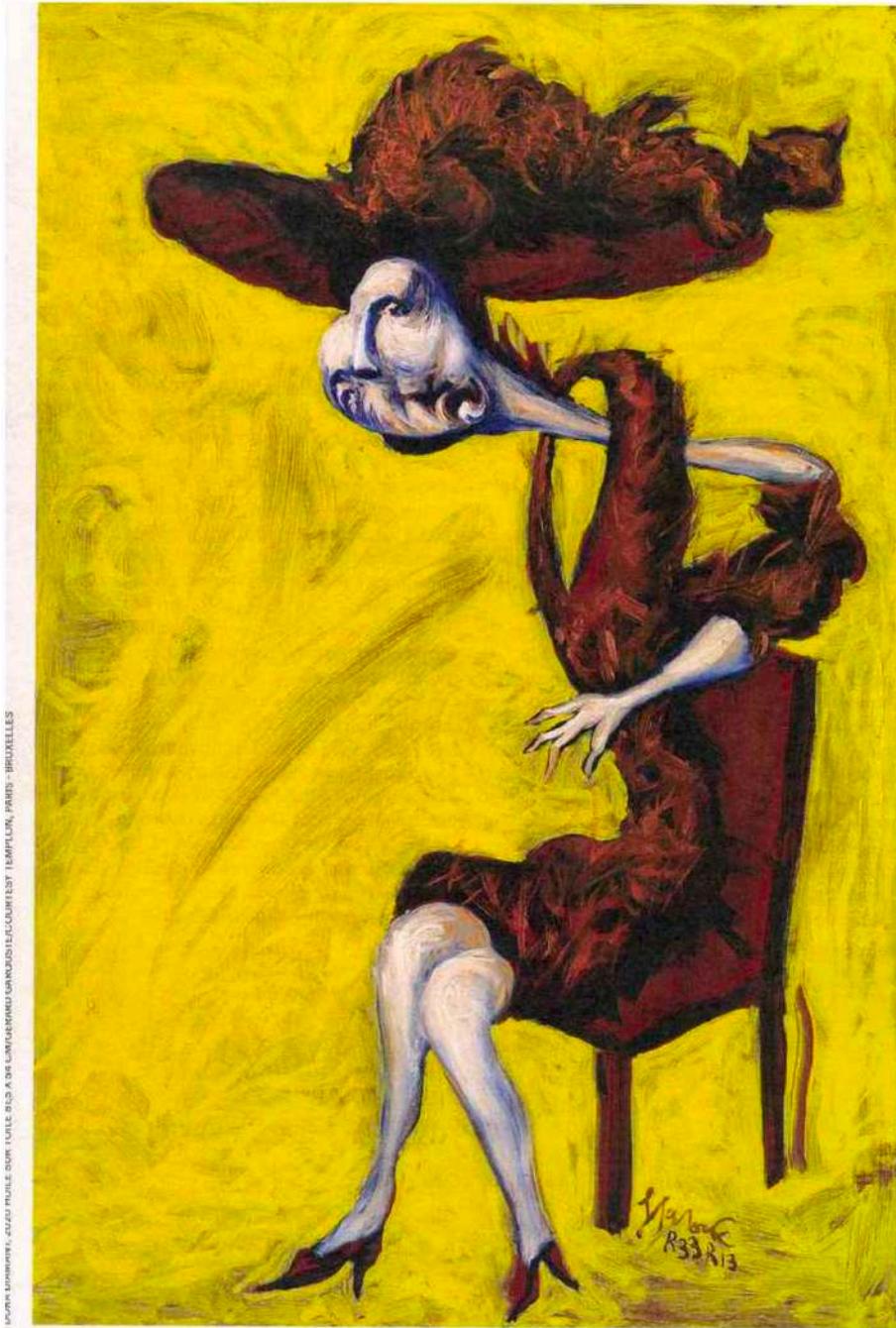
« J'EN AI RIEN À FOUTRE DE L'AVANT-GARDE »

En bons talmudistes, les deux hommes bataillent pendant de longues heures sur un mot du *Journal* de Kafka, tirent la substance d'autres termes issus de la langue allemande, passent par l'hébreu, s'enivrent des différentes significations d'une phrase. Sur de grands carnets, Garouste fait de petits dessins, note un mot, jardine la pensée de l'écrivain tchèque et relit, d'une façon très libre, les mutations absurdes d'un homme transformé en un « monstrueux insecte » dans *La Métamorphose*. « Avec Marc-Alain Ouaknin, j'ai découvert un autre Kafka, le sien, et on peut en débattre. Ce dernier est connu pour frôler le surréalisme. La première fois que j'ai lu *Le Château*, il m'a semblé qu'il... ne s'y passait rien. Un arpenteur vient, mais on ne voit pas le château, on ne comprend pas ce qu'il fait.

FOLLEMENT LIBRE

GÉRARD GAROUSTE

TÉLÉRAMA SORTIR, 14 au 20 avril 2021



Dora Diamant, 2020.
Gérard Garouste
représente le dernier
amour de Franz Kafka
sous la forme d'une femme
au cou élastique.

UNION EUROPEENNE - CROQUIS MUSÉE - SOUS TOUTE BLOC A DE L'UNIVERSITÉ GANZHEITELSCHEITSTY - TEMPLEON, PARIS - BRUXELLES

GÉRARD GAROUSTE

TÉLÉRAMA SORTIR, 14 au 20 avril 2021

«Correspondances»

| Jusqu'au 19 juin, sur rendez-vous | Tlj, sf dim. et lun., 10h-19h | Galerie Templon, 28, rue du Grenier-Saint-Lazare, 3^e | 01 85 76 55 55 | viewingroom.templon.com | À lire : *Vraiment peindre*, de Gérard Garouste et Catherine Grenier, éd. du Seuil, un entretien entre l'artiste et la directrice de la Fondation Giacometti, 160 p., 20€.

L'histoire est totalement évanescence, étrange. Mais il y a des mots importants, comme "serrure", des mots qui guident. Je ne suis qu'un peintre, je suis là pour exciter la curiosité des lecteurs de mes tableaux. Pour que le public s'amuse à se poser des questions. Je le bouscule. Dans la vie, on n'a pas les clés de tout. On est rempli de mystères. On ne voit pas l'air qu'on respire, pourtant il existe. Chacun a son interprétation de l'écrivain : pour mon exposition, je tenais absolument à ce qu'il y ait une salle où l'on diffuse un film de mon fils Olivier, dans lequel on voit Marc-Alain Ouaknin commenter son propre Kafka.»

Femme au cou élastique (*Dora Diamant*, 2020, référence à la fiancée de Kafka) sur fond jaune ; portrait distordu par anamorphose (*Kafka et l'écureuil*, 2019) ; ou corps quasi cartoonésque qui s'étire et se scinde en deux têtes (*Correspondance*, 2020). Avec le temps, on dirait que Gérard Garouste se fiche de son propre style. Il répand des libertés folles et extravagantes, comme seuls les vieux artistes ont coutume de le faire. Pour *Tarquain et Lucrece* (vers 1570), Titien a bien utilisé une peinture diluée, dissoute, presque bousillée par un artiste allant jusqu'à peindre avec ses doigts, et Bonnard n'en finissait jamais d'ajouter des crottes et des chiures de peinture à ses derniers arbres en fleur. Garouste, lui, s'amuse à distordre son style léché, qui a fait de lui le héros d'un retour à la peinture classique. Il mêle, avec le même brio, le même flegme, temps anciens et époque actuelle. Un tableau exposé à la galerie, *Alt-Neu Shul sur le Pont-Neuf* (2020), montre une étrange scène – un Pont-Neuf orange pétant sur fond de ciel bleu tourmenté – qu'il faut se faire expliquer : « Savez-vous pourquoi le grand magasin en face du Pont-Neuf se nomme *La Samaritaine* ? À la construction du pont, on a érigé un bâtiment abritant une pompe qui puisait l'eau de la Seine. Il était orné d'un médaillon figurant un épisode des Évangiles où Jésus, en Samarie,

demande à une habitante : "Femme, donne-moi à boire", et celle-ci lui répond vertement : "Toi, un Juif, tu demandes à boire à une Samaritaine ?" Au XIX^e siècle, on a détruit cette pompe. À la place, dans mon tableau, j'ai mis la vieille synagogue de Prague, en référence à l'ancien et nouveau monde dans lequel Kafka vivait, passant de la tradition juive à la modernité. En parlant de tout ça avec Marc-Alain, je me suis aperçu que, moi aussi, je puisais depuis toujours à la source de ce concept de l'ancien-nouveau sans le savoir ! J'en ai rien à foutre de l'avant-garde, et ne suis pas non plus le héros de l'arrière-garde. Je ne suis ni nostalgique ni amnésique... »

QUAND LE TALMUD ET KAFKA MÈNENT À LA PEINTURE

Truculent, jamais avare d'histoires, faisant un détour par un mythe indien ou biblique, Garouste tisse, dans la conversation comme dans ses toiles, un temps qui ignore les strates de la chronologie. C'est son humanisme. Et son pouvoir de conteur. « *La peinture m'est secondaire*, finit-il par dire, et on le croit à peine, à cause de cette vieille habitude qu'ont les artistes de minorer ou de ne plus s'étonner de leurs propres inventions. *Je suis en quête de connaissance. Mais ce n'est pas la peinture qui m'intéresse. C'est la rencontre avec Marc-Alain Ouaknin autour de Kafka qui me passionne et me fait peindre !* Quand j'ai commencé à discuter avec lui, je ne connaissais pas le Talmud, je n'allais pas l'illustrer ! La richesse de nos échanges, leur aspect si amusant – un vrai plaisir – m'ont donné envie de laisser des traces, de faire ces tableaux. Mes formes sont banales ; elles sont classiques. Je peins, en plus mal, comme on peignait au XVIII^e siècle. Je n'ai rien inventé. J'essaie de séduire par les couleurs. Mais de dire : qu'y a-t-il derrière cette croûte ? C'est le sujet, le questionnement qui comptent. Si mes tableaux permettent que l'on se pose des questions, alors la partie est gagnée. » — **Laurent Boudier**

Le Banquet, 2020.
« Je peins, en plus mal, comme on peignait au XVIII^e siècle. Je n'ai rien inventé. J'essaie de séduire par les couleurs. »

